

Liping Ting à Québec : de caillou, de sel et de son

Hélène Matte

Numéro 129, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Matte, H. (2018). Compte rendu de [Liping Ting à Québec : de caillou, de sel et de son]. *Inter*, (129), 74–75.



LIPING TING À QUÉBEC : DE CAILLOU, DE SEL ET DE SON

► HÉLÈNE MATTE

Il y a une grande cage ogivale. À travers la porte ouverte et les délicats barreaux : une installation paysage. Il y a deux grandes fenêtres, pignon sur rue. Chacune d'elles est scindée par de fines lignes blanches. On dirait des fissures. Des roches sont accrochées par des clous et de la corde au mur blanc. Elles sont peintes en noir et forment des cercles concentriques. On dirait des ombres compactes, jetées dans un lac de lait vertical. On dirait un lac aux ondulations rugueuses. Sur le côté, une toile vierge s'expose sur la paroi ; une autre, comme son reflet, jonche le sol. Il y a une bassine métallique neuve et des bouteilles d'encre. Nous attendons l'action. Au milieu de la pièce, il y a un pendule au-dessus d'un monticule de sel. Il est immobile. Et nous, immobiles, sommes dans l'action de l'attente.

Liping Ting, de noir vêtue, arrache ça et là un cheveu qu'elle dépose dans le monticule de sel au centre de la pièce. Elle souffle dessus et se relève. Elle tend les laisses d'un attelage auquel peu s'accroche. Le public reste coi. Néanmoins, quand des « pensées nomades migratoires » sortent d'une poche et rebondissent, tout un chacun renvoie les petites balles de plastique blanc au voisin, le temps de quelques rires. Liping s'attèle. Liping halète. Enlisée dans les élastiques comme dans un cocon, elle se blottit sur l'un et l'autre dans un essoufflement saccadé. Nous ne rions plus. Nous ne disons rien. Nous entendons. Nous attendons notre tour. Liping se blottit sur les corps en soufflant sa rythmique. Elle répète le geste, répète le « hi-ha-aïlle ». On dirait un bébé en train d'accoucher de sa mère.

Liping. Une roche sur la tête. Une grosse pierre de rivière, noire, sur la tête. Elle mâche une plume blanche et revient vers quelques-uns. Front, oreille, bouche, gorge, nombril : de la pointe de la plume qu'elle tient du bout des lèvres, elle caresse délicatement un détail du corps. Légèreté du don, lourdeur du risque. Nous nous donnons en offrande ou nous éloignons pour ne pas recevoir la pierre qui tombe. Tombera-t-elle ? Liping, en sueur, se déplace lentement, la pierre en équilibre, visant de sa plume un ventre ça et là. La pierre ne tombe pas jusqu'à ce que Liping fracasse le silence en la projetant au sol. On dirait un soulagement. On dirait une parole cassée par terre.

Liping, nue sur la toile immaculée, se fait baigneuse. Brassée renversée et salissante. On dirait qu'elle récuré à l'envers, se lave à l'encre. Elle verse l'encre de Chine, s'en enduit des pieds à la tête. Métamorphose au son des fluides : loup marin, otarie, corps noir, corps humide et luisant. Séquence d'halètements successifs : son ventre rebondit. Elle trempe la pierre, puis la tient à bout portant. Elle crie en mimant l'action de mordre. Elle est animale à quatre pattes dans la dégoulinure. Elle glousse et éclabousse. Glissements et fuites. Elle s'ébat à faire un nid, elle dessine à pierres perdues, elle rabote les surfaces à coups de roche. Frottements et cris. Elle imprime son corps d'encre sur le gribouillis grandiose. On dirait les *Anthropométries* d'Yves Klein sans la futilité mondaine, sans le sourire des seins bleus des filles. Liping, lisse et mouvante, est une pierre qui vibre.



À la main un caillou, elle trace des signes dans l'air. Elle s'enrobe dans la flaque. Elle s'emballe de la toile. Elle en fait un tas qu'elle porte dans ses bras comme un enfant. Une fumée blanche envahit l'espace. On dirait un nuage et sa peinture, un paysage. Liping n'est plus pierre, elle est une mère montagne. Puis on dirait que tout chavire. On dirait mais personne ne dit mot. Il n'y a que la machine à boucaner qui se tait pour donner la parole. De paysage, Liping devient voix de l'ombre, exorcisant Antonin Artaud, le corps grimaçant et tonitruant dans le brouillard blanc : « L'homme est malade parce qu'il est mal construit, il faut se décider à le mettre à nu [...] ». Elle ouvre la porte vers le dehors et le froid. Liping, noire, nue, dans l'hiver, fait prendre l'air à la souillure, à l'enfant caillou décousu. Elle court noire-nue dehors, devant les vitres aux fissures et le regard saisi des passants.

Voilà le récit de l'action d'ouverture annonçant la résidence de Liping Ting à Québec en novembre 2017. Elle est déjà venue quelques fois participer aux Rencontres internationales d'art performance : en 2010 d'abord, en tant que représentante de la France où elle a habité plus de 20 ans, puis à l'automne 2016 avec les artistes en provenance de Taïwan d'où elle est originaire. Cette fois, entre un passage à New York et sa préparation pour une résidence annuelle au DAAD de Berlin, elle a été invitée à donner un atelier de performance et à s'approprier l'espace de la salle d'exposition du Lieu.

Liping Ting démontre qu'elle n'est pas nomade qu'au sens géographique du terme. Sa pratique puise dans différents lieux et différentes cultures. Elle a étudié la philosophie à Taipei et le théâtre à Paris. Musique, littérature, chamanisme : elle s'est formée à travers divers champs d'intérêt qu'elle a parfois visités, selon son propre aveu en parlant de l'apprentissage des percussions indiennes, en touriste. Cette expérience l'a menée à se mêler aux cercles de théâtre et de musique expérimentaux, et à vivre l'art intensément, souvent par des créations collectives et des collaborations.

C'est depuis 1999 qu'elle développe une démarche personnelle en performance. À Québec, elle nous invite à devenir nous-mêmes touristes à sa façon, c'est-à-dire la meilleure qui soit. Non pas pour consommer une culture et ses stéréotypes, mais pour faire une expérience dont le fondement est existentiel ; non pas s'emparer des clichés et prétendre les posséder, mais savoir frôler pour ressentir par la vibration les rencontres qui sondent les profondeurs. Le tourisme de Liping Ting, celui qu'elle a pratiqué en apprenant par exemple les rudiments des tablas, fait de la vie elle-même une scène expérimentale. Et c'est vers la quête de son propre rythme et d'un langage à la fois personnel et universel qu'elle nous conduit.

Présente durant de nombreuses semaines, elle intervient plusieurs fois sur son installation : peignant avec ses cheveux, fixant les empreintes de temps, créant une trame sonore de souffles vitaux qui joue en boucle. Elle invite les artistes de l'entourage à participer en corps et en sons dans l'espace. Les éléments sont déplacés. Le blanc devient noir. Les toiles se font face et se multiplient. Elles sont topographie de l'instant. La cage, remplie de papiers déchiquetés, peut contenir l'artiste. Liping, couchée par terre et rampant, la déplace avec le sommet de sa tête. Le sel se mélange au fusain. Des inscriptions marquent le mur et le sol, les grands caractères logographiques évoquent des présences humaines qui parlent d'elles-mêmes : « L'humain mange l'humain, l'humain est un mot, l'humain est humain entre humains. » Le sol est tapissé de sel. Le pendule se balance. Une danseuse tourne sur elle-même, côté cœur. Elle bat la cadence.

Liping Ting refait le monde de ses présences, développe un langage contrasté où les éléments se répondent : le sec et le liquide, la légèreté et la pesanteur, le chaud et le froid, la conscience humaine et l'arbitraire de la nature. Le sel devient mer et la pierre, continent. Le pendule de pierre et de plume fixe le sol. Son mouvement ne pointe pas de points cardinaux. Comme les pierres sur le mur, il dessine des cercles concentriques. Les échelles de mesure s'embrouillent, puis le temps et l'espace dissolus se régénèrent.

Au cours des trois semaines de sa résidence, plus d'une dizaine d'actions se déploient, transformant l'espace et ceux qui l'habitent. La dernière prend la forme d'un concert auquel participent Rémy Bélanger de Beauport et Isabelle Clermont. L'un et l'autre font corps avec leur instrument entre les jambes. Il enlace son violoncelle, elle agrippe sa harpe. Liping est couchée au sol et fait danser la pierre sur son ventre sous l'inflexion des cordes et la cadence du métronome. Isabelle Clermont a sur sa table un ensemble d'accessoires avec lesquels elle tisse une trame électroacoustique, sa voix s'enchevêtre au bidouillage électronique et à la décélération des bandes magnétiques. Rémy Bélanger de Beauport, fidèle à lui-même, explore les sonorités brutes de son appareil, cherche déconstruction et dissonance plus que mélodie.

C'est en deuxième partie que Liping se joint plus activement à la proposition. Elle ne joue pas de tabla, mais se fait tout de même maître du rythme. Elle utilise sa pierre comme instrument, frappant un monticule de sel jusqu'à pilonner le plancher. Éparpillément, glissement, bruissement : chaque déplacement est de sel et de bruit. Liping frotte et cogne la pierre sur les autres pierres qui claquent et résonnent, sur la bassine en

métal sale qui vibre et sonne. Liping joue la musique des matières ébrillées. Liping suit les fluctuations des corps, fait tache et tonne. Elle danse et joue, bouge et bruite. La bassine sur la tête, elle souffle et vagit, elle dodeline et se cogne. Elle caquette et chahute. Soliloque et syncope. Vibrations, inflexions, frictions : chorégraphie improvisée aux sons des boucles sonores. Liping s'acharne et charme. Liping s'échine et nous ébranle. Il y a des remous et des alternances. Il y a envoûtement.

Liping Ting est mouvement. Opaque ou transparente, elle cite tantôt Artaud ou le poète chinois Lu Xun, réfère tantôt aux derviches tourneurs ou au *land art*. Elle crée par ricochets, entre rencontre et matière, de matière en geste. Elle emprunte à son expérience pour proposer des formes expérimentales, non pas pour dire, mais pour vivre. Dans la confiance, elle raconte ces poètes aux os brisés, ceux sur qui la pierre de la parole s'est fracassée sur un système de censure. En se trempant dans l'encre de Chine, en faisant danser les cailloux, Liping Ting devient écriture en soi. Elle revendique une parole pleine dont le livre est le monde. Elle induit sa présence. Elle s'écrit pour se faire exister. Ventre, salive et sueur. Son, sel et caillou. ◀

Photos : Patrick Altman.



Note

- 1 Antonin Artaud, « Pour en finir avec le jugement de Dieu » (1947), *Œuvres complètes*, vol. XIII, Gallimard, 1974, p. 104.

De Québec, **Hélène Matte** est une poète issue des arts visuels qui dit, une artiste plasticienne qui écrit. Détentrice d'une maîtrise en arts visuels, elle est doctorante en littérature, art de la scène et de l'écran à l'Université Laval. Auteure de nombreux articles sur l'art, organisatrice d'événements culturels, sa pratique interdisciplinaire interroge particulièrement le dessin, l'art action et les poésies manifestes hors du livre. Elle compte à son actif plusieurs expositions et performances en Europe, au Canada et ailleurs en Amérique.